

CPE, un compagnon pédagogique

1966. Normalienne de 4^e année à Guebwiller (Haut-Rhin), j'effectue le dernier stage de l'année de formation pratique à l'école de Pulversheim. Ce n'est pas un lieu de stage officiel, mais il n'y a pas suffisamment de "vraies" classes d'application et cette école fait partie du bassin potassique où habitent mes parents. Mon maître de stage, Raymond Guthmann, est membre actif du Groupe Freinet 68. Moi, après un premier mois de stage dans une classe unique du Sundgau, puis un autre dans une classe maternelle à Mulhouse, je découvrais dans son cours de Fin d'Études une classe primaire que je croyais ordinaire. Son fonctionnement, s'il me surprenait un peu par rapport à mon vécu d'écolière, me paraissait cependant logique par rapport à certaines lectures et à l'idée que je me faisais de mon futur métier dans une Education nationale que je ne pouvais pas imaginer autrement qu'à la pointe du progrès. Dans la classe de Raymond Guthmann, j'ai appris à mener des mises au point de textes libres, à faire travailler les élèves à partir de problèmes vécus, à organiser des conférences d'enfants à partir des BT... Les élèves (des garçons de 13, 14 ans) tapaient leurs textes à la machine à écrire, (c'était vraiment très moderne!), et ils faisaient des exercices à partir des « boîtes enseignantes » de la CEL : boîtes en plastique dont une face, transparente, formait comme un écran derrière lequel on déroulait un rouleau de papier imprimé. Un rectangle sur fond blanc : c'était l'exercice. Puis on tournait la roue et un rectangle à fond orange apparaissait : le corrigé. Et l'on continuait ainsi...

Au cours de ce stage, Raymond Guthmann m'a donné quelques exemplaires du bulletin pédagogique du 68, revue à laquelle je me suis immédiatement abonnée: c'était "L'écolier du vallon fleuri", l'ancêtre de CPE. Un jeudi, il m'a invitée à visiter l'exposition que le groupe départemental du Haut-Rhin organisait cette année-là à Guebwiller. J'y ai admiré des réalisations de classe, beaucoup d'art enfantin, et j'ai vu et entendu les instituteurs Freinet du Haut-Rhin et les rapports de joyeuse camaraderie qu'ils avaient entre eux.

Tout cela m'a paru normal et je me réjouissais de travailler.

1967. Premier poste dans une classe enfantine du Sundgau, à Durlinsdorf, loin de ma famille et où, après quatre années de vie collective en internat, je découvre la solitude. Le bulletin du 68 est mon seul lien avec d'autres enseignants. Mes élèves ont entre 4 et 8 ans : les leçons modèles observées ou préparées à l'École Normale ne me sont d'aucun secours et si je réussis à transposer un élément observé pendant les stages, cela ne marche qu'avec une partie de ma classe.

Le conseiller pédagogique n'est pas content de mon travail. On m'envoie une journée en observation dans la classe enfantine d'un village voisin, dont l'institutrice, charmante mère de quatre jeunes enfants, me laisse manger seule mon sandwich à midi et a autre chose à faire après 16 heures que parler avec moi. Dans sa classe, tout me paraît simple et évident, mais je ne sais toujours pas comment organiser la mienne. Enfin, une conférence pédagogique est annoncée. Je me réjouis de rencontrer les collègues du canton, de pouvoir poser mes questions, échanger, apprendre. Naïve que je suis ! Jusque-là, je n'avais pas trop compris l'originalité de la pédagogie Freinet. Mais je comprends ce jour-là qu'il n'y a rien à attendre de l'institution et que c'est avec des enseignants comme ceux que j'ai entrevus au moment de l'exposition de Guebwiller que je veux travailler.

Je relis plus attentivement mes numéros de CPE. J'y trouve une date de réunion, une adresse... Et grâce à ma voiture toute neuve (j'avais fait mon permis en janvier et février : une vingtaine de leçons suffisaient alors pour le réussir !) un jeudi, je participe à une journée sur l'Art enfantin : plusieurs dizaines de « freinetistes » sont là, les discussions vont bon train, le partage des techniques et des savoir-faire aussi. Je me sens à l'aise dans ce milieu.

L'année suivante, je suis nommée dans une classe maternelle. Je commence à rencontrer quelques institutrices « Freinet » autour Christiane Strauss à Colmar.

1967/68. Maman pour la deuxième fois, je me mets en disponibilité et accompagne Alain, mon mari, en Suisse et en Belgique où son travail l'appelle. Je perds tout contact avec le

monde enseignant, je pouponne tranquillement.

1972. De retour en France et devant l'imminence de la reprise d'une classe, j'ai conscience de n'avoir toujours pas vraiment appris mon métier. Alors je dévalise le CRDP de Strasbourg où j'habite maintenant. Je lis tout ce que je trouve, un peu au hasard. Un livre me fait une forte impression, c'est : *Chronique d'une école caserne* de F. Oury et J. Pain.

Je suis toujours abonnée à CPE et les témoignages de pratiques que j'y lis me font piaffer d'impatience de m'y mettre à mon tour.

Nommée à l'école maternelle de Hoenheim Centre, j'ai maintenant plusieurs collègues. Ma classe compte 30 élèves de 3 ans. Bravement, je mets en route des ateliers. C'est une banalité aujourd'hui, mais quelle révolution à l'époque ! La plus scandalisée est sans doute la femme de service. On parle dans mon dos, mais je m'en fiche : j'ai découvert le groupe Freinet de Strasbourg, et comme dans celui du Haut-Rhin, je m'y sens d'emblée à l'aise, bien que je sois longtemps la seule « maternelle ».

L'année suivante, je change d'école pour me rapprocher de mon domicile. C'est toujours une école maternelle, mais l'école est neuve et l'équipe pédagogique aussi. Il n'y a donc pas d'habitudes contraignantes. De plus, la directrice Mauricette Meyer apprécie la pédagogie Freinet : elle vient du Nord où elle a connu les Berthelot, ce couple d'enseignants qui ont fait partie des premiers compagnons de Freinet. Et moi, je suis gonflée à bloc, car je reviens de...

... **Mon premier stage Freinet** à Saint-Dizier, en Champagne.

J'avais 27 ans, je croyais savoir déjà beaucoup de choses. Pourtant, ce stage fut un tel choc que je n'ai pratiquement ni mangé, ni dormi de la semaine !

Nous étions au moins 80, répartis tous les matins en ateliers de vie comprenant une douzaine d'enseignants de niveaux variés. Chaque groupe avait son lieu : une salle dans un préfabriqué. Le premier jour, Louis Boyer, notre responsable, a écrit au tableau la liste des questions et préoccupations annoncées par les participants, puis nous avons réparti ces points sur le programme de la semaine. Enfin je me trouvais dans un groupe d'enseignants où les vraies questions de chacun étaient prises en compte ! Dans la salle, il y avait un matériel d'imprimerie complet et un atelier « argile ». Je me souviens avoir composé un court « texte libre » et l'on m'a appris comment l'imprimer. Un après-midi, nous avons fait une sortie enquête dans un haras : nous avons donc appris la technique en élaborant nous-mêmes le questionnaire, les modalités pratiques etc. Il s'agissait de vivre nous-mêmes des situations d'apprentissage, de création, d'échanges coopératifs, pour pouvoir ensuite transposer avec nos élèves.

Tous les soirs, un moment collectif rassemblait l'ensemble des stagiaires. C'était pour moi une foule impressionnante de gens qui débattaient de sujets sérieux concernant l'école et la société, de questions que je ne m'étais jamais posées, de sujets dont je n'avais jamais entendu parler aussi librement. Une fois, j'ai osé prendre la parole : j'étais tellement émue que je croyais que tout le monde entendait mes battements de cœur et je n'ai pas reconnu ma propre voix !

D'autres moments étaient plus décontractés, même carrément festifs : danses folkloriques ou modernes où chacun se laissait aller à son inspiration, discussions passionnées, à l'ombre des arbres, sur le naturisme, la nourriture végétarienne, les événements de Lip... Tout cela était trop nouveau pour moi et m'effrayait. Je restais spectatrice silencieuse.

Au moment du départ, me dirigeant vers ma voiture après avoir quitté mon petit groupe, j'ai croisé Maurice Beaugrand, un des responsables du stage, que je n'avais jamais vu que de loin pendant le stage. Je devais faire une tête tellement désolée qu'il m'a collé deux bises sonores sur les joues. Et je suis partie en sanglotant, avec, dans mes bagages, le limographe que j'ai fabriqué au cours du stage.

Riche d'un tel stage, bien accueillie dans ma nouvelle école, bien documentée par CPE, c'est une nouvelle vie qui commence. Pendant quatre ans, je travaille avec joie à l'école maternelle, malgré les 39 élèves en section de grands, puis la bonne trentaine en section de petits ! Ateliers dans la classe et dans la salle de motricité, moments de langage qui sont déjà des sortes de « Quoi de neuf ? », fabrication d'albums sur les thèmes divers suivant l'intérêt des enfants, livre de vie, calcul vivant, premiers numéros du journal « Noisette » réalisés au

limographe avec les élèves, bricolages libres avec des objets de récupération... Je me régale. L'inspectrice est un peu surprise de ne pas trouver la traditionnelle « mise en scène », table sur laquelle les institutrices exposaient autrefois leurs bricolages pour faire ensuite parler les élèves sur ce thème en prévoyant les questions et les réponses dans la fiche de préparation. Mais elle lit les notes très précises que je prends sur ce que les enfants disent dans les moments de regroupement, sur ce qu'ils réalisent en ateliers de psychomotricité, elle me laisse tranquille et je n'en demande pas plus.

Fin de l'été 1974, le groupe départemental du Bas-Rhin organise un stage à Wildersbach. Je suis enceinte jusqu'au bout du nez, mais je tiens absolument à faire ce stage pour pouvoir rencontrer les « freinetistes » d'Alsace. Ce sont alors les grands débats pour ou contre la cigarette dans les salles, l'initiation au dessin libre, au pop'art... Après ce stage, je commence à participer aux réunions du CA du Bas-Rhin chez Ilse et Michel Bonnetier avec Bernard Weber, jeune enseignant de Kilstett, Anne-Marie Besnard et Inge Rettig, plus anciennes, qui viennent du fond de la vallée de la Bruche. Bientôt, nous serons rejoints par Liliane Buchi, André Sprauel et bien d'autres...

Je commence aussi à écrire sur ma classe. **Mon premier texte pour CPE** présente une classe « grouillante » de petits. Charles Boos, fondateur du groupe Freinet bas-rhinois et qui va prendre sa retraite, en fait l'éloge lors d'une réunion du CA. Mon écrit se trouve ainsi valorisé doublement : pas étonnant que j'aie continué !

De temps en temps, je participe à un week-end Freinet dans le Haut-Rhin, à 100 Km. Quels week-ends ! Nous sommes une cinquantaine me semble-t-il ! Anne-Marie et Bernard Mislin, Marie-Jeanne et Francis Bothner, Monique et Roland Bollmond, et tant d'autres (dont plus tard Françoise Thébaudin qui me donnera trois pages photocopiées: les premières ceintures de calcul, pages que j'oublierai dans un placard jusqu'au jour où, en classe unique, je m'en souviendrai parce que je commencerai à les réinventer!)... Ils présentent leur travail, des recherches avec leur classe, des trucs et des ficelles... Il y a rarement quelque chose pour la maternelle, mais tout m'intéresse et j'apprends beaucoup de choses pratiques pour faire la classe. Parfois, les discussions s'échappent de la pédagogie : Peut-on aimer deux personnes en même temps ? Peut-on faire l'amour avec le regard ?, etc. Tout cela me dépasse largement, m'inquiète parfois. Là encore, j'écoute en silence...

Les années passent... Ma classe maternelle tourne et à mon tour, j'accueille des collègues Freinet, dont Annie Gerbex, Chantal Vilain... Je prends l'habitude, chaque année, de traverser la France pour me rendre aux Journées d'Etude de l'ICEM et aux Congrès. J'y retrouve ce foisonnement intense fait de pédagogie et d'émotions fortes et je continue à apprendre dans tous les domaines. Je rencontre Marie-Hélène Maudrin et Simone Heurtaux à l'atelier « maternelles », Paul Le Bohec à l'expression écrite, Christian Poslaniec à l'expression corporelle. Plus tard, Patrick Hétier dans l'atelier de français, Jean-Paul Gay en sciences, Marcelle Drillien pour la classe unique, Pierre Guérin pour l'analyse systémique. Je m'engage plus sérieusement pour BTJ dans l'équipe de Jean Villerot et je fais deux stages d'une semaine en période scolaire avec l'équipe de BTJ (dont une fois à Cannes, dans les locaux de la CEL).

C'est au Congrès ICEM de Grenoble (en 1980 me semble-t-il) que je découvre une affiche qui annonce l'horaire d'ouverture du groupe "**Genèse de la Coopérative**". Dans cette salle enfumée, où l'on n'entre que lorsque l'atelier est annoncé : « ouvert », contrairement à toutes les autres salles où chacun va et vient à sa guise, j'entends des petites phrases que je n'oublierai plus: *Faire de la classe une oasis respirable... Rendre les exigences repérables par les enfants... On n'est pas là pour s'aimer...* Je participe aux stages organisés par ce groupe et je rencontre Fernand Oury, René Laffitte, Maurice Marteau, Jean-Claude Colson, Jean-Louis Maudrin, puis Catherine Pochet. Je suis le cursus qu'ils proposent et après quelques années, je travaillerai avec eux dans la formation à la pédagogie institutionnelle, sans pour autant lâcher ni l'IBREM ni CPE que je "dévore" toujours dès qu'il arrive.

Lire les témoignages des autres, exposer les miens dans cette petite revue à couverture

rouge, au tirage sans doute modeste (?), ont fait partie de mes grands bonheurs pédagogiques et je voudrais rendre hommage à Lucien Buessler et à son équipe d'avoir permis cela.

Je souhaite à la nouvelle machine, à la nouvelle équipe de poursuivre vaillamment l'oeuvre et surtout, j'encourage les jeunes collègues à s'approprier ce merveilleux moyen d'expression, d'apprentissage et de partage démocratique du savoir qu'est CPE.

Marguerite Bialas, mai 2009